

Bonjour,

Cette newsletter fait partie du thème de cet été que vous avez choisi : petite introduction à la psychologie sociale !

On doit cette expérience en milieu naturel à deux Shérif (ce n'est pas une blague puisque ces deux chercheurs américains étaient mari et femme). Comme beaucoup de ces expériences "princeps", elle s'est déroulée dans les années 50, aux Etats-Unis. Depuis, elle a été répliquée de très nombreuses fois dans des cultures différentes et avec des enfants et des adultes d'âges et de genres différents. Les résultats sont toujours les mêmes (avec quelques légères variations).

Nous sommes en 1954, au cœur d'un parc naturel de l'Oklahoma et 22 pré-ados sont là pour partager quelques belles semaines en colonie de vacances. Ils sont tous issus de la classe moyenne américaine (et blanche) et partagent des valeurs communes.

Avant d'être sélectionnés pour ce camp très spécial (dont ni les parents ni les enfants n'ont été informés de sa spécificité - bonjour l'éthique mais à cette époque, tout le monde se fiche éperdument de ça), les enfants ont subi des tests permettant de dépister des éventuels problèmes psychologiques ou caractériels qui ne leur auraient pas permis de poursuivre "l'aventure".

Pendant la première phase de l'expérience (qui dure environ une semaine), l'ensemble du groupe fait connaissance. Comme prévu et comme cela arrive dans tous les groupes, différents réseaux d'affinités et des dyades de "meilleurs copains" (fréquentes chez les enfants) se construisent. Régulièrement, on demande aux ados (en entretien individuel) ce qu'ils pensent des autres membres de la colonie et aussi comment ils se sentent au sein du groupe.

La deuxième phase peut alors commencer : le chef du camp lance officiellement les "Olympiades" qui se dérouleront pendant quelques jours. Mais qui dit compétition, dit équipe et donc, il répartit au hasard les 22 enfants au sein de deux équipes différentes : les bleus et les verts. De fait, certains "meilleurs copains" ou mini-groupes affinitaires sont séparés.

Pendant toute une journée, les enfants sont chargés de donner un nom à leur groupe (en plus de la couleur de leur maillot), de se fabriquer un étendard ou encore de créer une chanson pour célébrer leur unité et leurs futures victoires.

Puis la compétition démarre : les deux équipes s'affrontent pendant plusieurs jours autour de matchs de volley, de courses d'orientation et d'autres activités qui se prêtent bien à la désignation de "gagnants" et de "perdants". La machinerie fonctionne parfaitement : les enfants s'amusent en plein air et les chercheurs récoltent leurs données.

Les entretiens individuels quotidiens font apparaître très rapidement (les chercheurs sont d'ailleurs très surpris de la vitesse avec laquelle ils obtiennent ce résultat) l'effet qu'ils recherchaient : les enfants construisent des représentations très particulières des membres de l'autre groupe mais aussi du leur. Les membres de "l'out-group" sont jugés plus méchants, moins intelligents, moins forts... que les membres de "l'in-group". Les "meilleurs copains" n'en sont plus. Par ailleurs, des affrontements physiques entre les deux équipes (en dehors et pendant les temps de compétition proprement dits) sont de plus en plus fréquents.

A contrario, au sein de chaque groupe, les tests sociométriques montrent une forte cohésion interne ainsi qu'une forte hiérarchisation ; par exemple, chaque équipe dispose d'un leader, une sorte de "chef de guerre" accompagné de "lieutenants" fidèles.

Cette expérience célèbre a posé les bases des recherches ultérieures sur les effets délétères d'appartenance à un groupe qu'on peut résumer ainsi : lorsqu'on fait partie d'un groupe, on a tendance à sur-estimer les qualités et caractéristiques de son groupe et de ses membres et à sous-estimer les qualités et caractéristiques d'un autre groupe et de ses membres (en d'autres termes, on les disqualifie et les discrimine).

Cet effet est quasiment automatique, dès que des groupes sont identifiés, quelle que soit leur nature (familiale, sociale, ethnique, sportive, géographique, entreprise ou service d'appartenance...) et il est décuplé lorsque deux ou plusieurs groupes sont en concurrence pour l'acquisition d'une ressource (de l'argent, du travail, de la nourriture, de la reconnaissance, une coupe du Monde...).

Et comme nous l'avons vu, la constitution des groupes peut très bien ne reposer sur aucun fondement historique ou rationnel. Je vous rappelle que dans cette première expérience des Sherif, le hasard seul était responsable de la création des équipes. Et cet effet est tellement puissant qu'il est capable d'annuler les représentations initialement construites avant la scission.

J'imagine que vous êtes dorénavant tout à fait capable de lier cet effet à des tas de phénomènes sociaux ou sociétaux, des émissions de télé ou des idéologies crasses.

Mais aujourd'hui, avant de vous livrer la conclusion, j'aimerais vous proposer un petit jeu de l'été : les chercheurs étaient finalement bien embêtés parce que les bagarres se multipliaient au sein de la colonie et que l'ambiance devenait carrément insupportable.

Pour résoudre ce problème, ils choisissent alors de mettre en place 2 dispositifs dont, je vous le dis d'emblée, aucun des deux n'a fonctionné.

1. Hypothèse de contact :

Quand deux groupes sont en conflit, on pense généralement que le fait de les faire se rencontrer dans des situations non conflictuelles, avec des contacts positifs, va changer les choses. Des goûters et des soirées auprès du feu avec chansons à la guitare et tout le tralala sont donc organisées. Résultat : nul.

2. L'appel aux valeurs :

Ces enfants qui étaient tous issus de familles "respectables" (au sens où on l'entendait dans l'Amérique puritaine blanche des années 50) allaient à l'office le dimanche et étaient considérés comme "bien élevés" dans leur vie de tous les jours... Un prêtre fut donc convoqué pour prêcher contre la violence et pour le respect d'autrui et la tolérance. Résultat : les enfants approuvent tous les arguments du prêtre mais continuent de se battre quand l'office est terminé.

Voici donc mon petit jeu : sans regarder sur internet, imaginez LA solution mise en place par les Sheriff et qui a résolu le problème dans la colonie (et envoyez-moi votre hypothèse en répondant à cet e-mail).

La semaine prochaine, je vous dévoilerai le fin mot de l'histoire et je vous expliquerai pourquoi elle n'est finalement pas si bonne que ça. Parce que depuis, d'autres chercheurs ont trouvé mieux !!

Comme à peu près toutes les expériences dont je parle cet été, celle-ci fait partie d'un champ d'étude à part entière au sein de la psychologie sociale et de nombreux ses chercheurs et chercheuses à travers le monde travaillent toujours à comprendre ce mécanisme. Si ce sujet vous intéresse particulièrement, je vous conseille de faire quelques petites recherches complémentaires avec des mots-clés ad hoc dans les bases de données spécialisées en science que sont [persée](#) (en français) ou encore [pubmed](#) (en anglais mais beaucoup plus riche).

J'espère que ça vous a plu et que vous serez encore plus nombreux et nombreuses à me lire la semaine prochaine.

N'oubliez pas d'encourager vos proches [à s'inscrire](#).

En attendant vendredi, je vous souhaite la meilleure des semaines possibles,

Marie